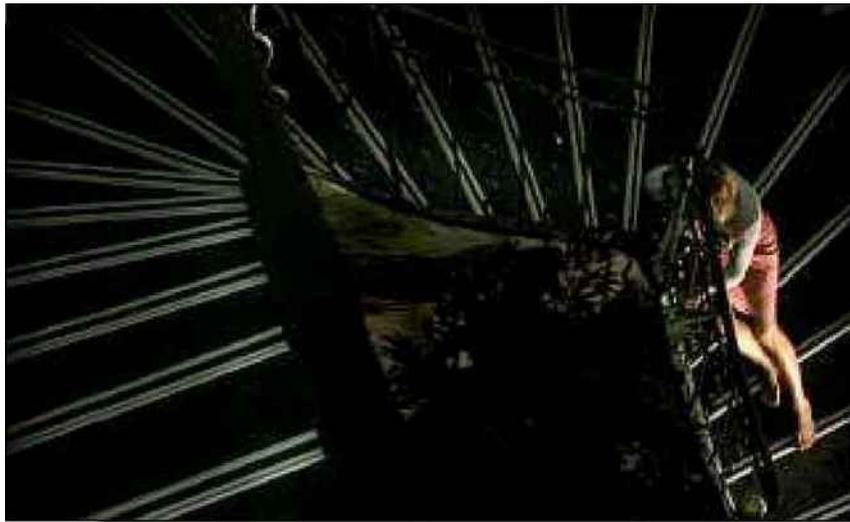




Prisonnières dans leur couple

Psycho L'amour s'est enfui depuis longtemps, elles vivent parfois l'enfer au quotidien et pourtant, elles ne partent pas. À l'heure de la banalisation du divorce, comment expliquer un tel phénomène ?

Effroyable. Voici le mot qui vient à la bouche à la lecture des témoignages de ces femmes qui vivent un enfer domestique. Lors de sa dernière enquête⁽¹⁾, le sociologue Jean-Claude Kaufmann qui s'était exprimé dans nos pages, avait déjà été alerté par ces femmes qui s'accrochaient au bord du lit pour éviter tout contact avec leur conjoint. Lors d'un banal appel à témoignage comme il le fait souvent sur son blog, il a reçu une avalanche de récits de femmes lui racontant un quotidien qui fait froid dans le dos : propos méprisants, silence hargneux, coups parfois. C'est un peu comme s'il avait ouvert la boîte de Pandore : une plainte en amenant une autre. Trop de souffrance retenue explosait sur la Toile et ces femmes le suppliaient de raconter leur histoire, dont acte. Rencontre avec l'auteur de *Prégnée dans son couple* qui vient de paraître aux éditions Les Liens qui libèrent



« Elles se disent qu'elles partiront quand l'enfant aura trois ans, cinq ans, quand il quittera la maison... », témoigne le sociologue Jean-Claude Kaufmann. (DR)

Pourquoi ces femmes malheureuses ne s'en vont pas ?

Il y a bien sûr les raisons financières, un refus de quitter un certain confort. Mais celles qui ont les moyens ne partent pas non plus, pour diverses raisons et notamment celle de ne pas vouloir renoncer à tout ce qu'elles ont mis beaucoup d'énergie à construire : la famille, la maison, les enfants. Cette stabilité passe avant leur bien-être personnel et si beaucoup caressent dans leur tête le projet de partir, elles ne le font pas.

C'est-à-dire ?

Cette perspective les aide à tenir, à supporter. Elles se disent qu'elles partiront quand l'enfant aura trois ans, cinq ans, quand il quittera la maison. Et puis, elles espèrent secrètement que la situation s'arrangera, tant elles gardent

une vision romantique de l'amour dont elles n'arrivent pas à se défaire.

Certaines, dites-vous, sont même piégées par « trop » d'amour...

Effectivement. C'est le cas de Stéphanie. Son compagnon répète à qui veut l'entendre qu'elle est la femme de sa vie, qu'il a besoin d'elle. Elle se sentirait trop coupable de le quitter alors qu'il a tout quitté pour elle. Sans compter le concert de ses amies qui lui disent qu'elle a une chance formidable

Leurs arguments sont finalement assez proches de ceux des femmes des années 50 : peur du « quand dira-t-on », sacrifice pour les enfants, peur de faire souffrir l'autre...

Oui, je vous l'accorde, 40 ans après le mouvement de libération des femmes, c'est pour le moins curieux. Mais à mon avis, nous sommes revenus en arrière. Il existe une pression

« Nous sommes revenus en arrière. »
Jean-Claude Kaufmann
Sociologue



normative très puissante, qui commence dès la mise en couple. Il faut vivre à deux, avoir des enfants. Les femmes cherchent à adopter ce modèle qu'on leur présente comme idéal

Pour la plupart, ces femmes sont fragiles...
Le couple est le lieu où devrait

regner la bienveillance. Dans ces histoires, les attaques du partenaire font vaciller une confiance en soi déjà fragile. La encore, notre société malmène l'estime de soi, qui est toujours à reconquérir. Nous sommes sans cesse évalués, « liker » ou pas « liker », jugés sur le nombre de nos amis sur Facebook. Les réseaux sociaux referment le piège sur ces femmes déjà fragilisées.

De quelle manière ?

Bien souvent, elles ont voulu donner une belle image de leur couple, de leur famille et ont continué même quand cela n'était plus le cas. Ensuite, quand elles cherchent autour

d'elles des oreilles compatissantes, on leur renvoie qu'elles ont bien de la chance de qu'on se plaignent elles ?

En tant que lecteur, on a juste envie de leur crier : « Partez vite »...

Oui, mais je ne leur donne jamais ce conseil, en tout cas, pas sur un coup de tête. On ne prend pas assez en compte que le couple modifie la personnalité. Après des années de vie commune, on n'est plus le même, il ne suffit pas de changer de décor, tout est à reconstruire. Se séparer, c'est perdre son identité, sans l'autre, on se demande qui on sera. Mieux vaut, pour ces femmes, reconquérir un regard froid et critique sur ce qui se passe et ne pas hésiter à évoquer leur départ qui fait souvent bouger les lignes chez les hommes.

Les hommes, votre livre ne leur fait pas la part belle...

Vous avez raison et j'en suis contrarié. J'aurais aimé qu'ils s'expriment, mais ils ne l'ont pas fait et je n'ai donc que le son de cloches des femmes. J'ai même hésité sur le titre du livre. Je pensais enlever le « e » au mot piégée, il aurait mieux reflété la situation. C'est une histoire qui se joue à deux, j'en suis persuadé. C'est la mécanique du couple qui s'enraye. L'homme est malheureux aussi, à sa manière. Mais là où la femme pousse un cri, lui se retire, s'éteint. Sa souffrance est moins éclatante, il garde les apparences, mais se vide de toute vie à l'intérieur de lui. Cela dit, je me rejouis car depuis la sortie de mon ouvrage, ils sont de plus en plus nombreux à m'écrire. Il faudra aussi s'occuper de leur souffrance.

PROPOS RECUEILLIS PAR BERNADETTE COSTA PRADES

¹ Un lit pour deux : la tendre guerre (éditions Lattès)